

En refermant l'excellent livre de Pierre Béguin, *Du Bohême au bobo*, une histoire de la bohème parisienne, je me suis dit que l'on s'était peut-être trompés d'image.

On parle de mansardes, de misère, de marginalité. Lui montre autre chose. Ce qui traverse deux siècles de bohème, de Gautier aux punks, ce n'est pas seulement la pauvreté choisie ou la posture artistique. C'est une manière de se tenir face au monde ainsi qu'une manière de rire.

Pierre Béguin rappelle qu'au XIX^e siècle « blaguer » signifiait railler, désacraliser. La dérision n'était pas un divertissement : elle était une stratégie de survie. Ou un moyen de résister aux normes, d'introduire du jeu dans les certitudes.

Il convoque Flaubert, Baudelaire, les cabarets montmartrois, et l'on comprend que le rire a toujours inquiété. Non parce qu'il serait immoral, mais parce qu'il introduit une distance. Or toute autorité préfère les esprits sérieux.

Ce qui frappe dans l'essai de Pierre Béguin, c'est l'idée suivante : la bohème n'est pas un décor mais un contre-pouvoir fragile. Si elle devait garder un seul attribut pour survivre, ce serait le rire. Pas le cynisme mais cette capacité à désacraliser sans détruire.

En refermant ces pages, je me suis surprise à me demander si, moi aussi, je n'avais pas parfois troqué l'ironie contre le confort des certitudes, comme si vieillir signifiait apprendre à ne plus rire trop fort.

Alors la question qu'il laisse en suspens et qu'il nous renvoie est peut-être celle-ci : sommes-nous encore capables d'ironie là où tout exige adhésion ?

Elodie Perrelet, *La Vie ardente*, 21 février 2026